



# Quand le *Coq rouge* plantait ses ergots sur la *Jeune Belgique* (1895-1897)

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 DÉCEMBRE 1991

Commencée dans les frimas de décembre 1881, l'histoire de la *Jeune Belgique* est jalonnée de conflits et de ruptures où les convictions esthétiques et les affrontements personnels tiennent une grande place mais où s'insinuent aussi les courants politiques nouveaux qui s'affirment dans le pays.

Le premier divorce — le plus connu — a pour protagonistes Albert Giraud et Edmond Picard. Celui-ci avait fondé avec Octave Maus l'*Art moderne*, en mars 1881, quelques mois donc avant la naissance de la *Jeune Belgique*. La coexistence pacifique se prolongera jusqu'en 1883. Cette année-là, avec sa fougue habituelle, Edmond Picard se déchaîne contre les partisans de l'Art pour l'Art auquel il oppose, non sans virulence, un art social qui, selon lui, submergera la bourgeoisie décadente sous le peuple triomphant...

La *Jeune Belgique* refuse avec mépris de s'engager dans un art social, qualifié de « vulgaire nécessairement<sup>1</sup> ». Toutefois, grâce à l'espièglerie souriante de Max Waller, elle évite provisoirement le combat. Celui-ci s'engage à l'occasion de la création du Parti Ouvrier Belge, le 5 avril 1885, au café du *Cygne*, sur la grand-place de Bruxelles et, surtout, des remous provoqués par les sanglantes émeutes sociales qui éclatent dans le pays de Liège et le Hainaut, au printemps 1886. Camille

---

<sup>1</sup> 1. Cf. Robert Gilsoul, *La théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1936.

Lemonnier, Émile Verhaeren et Georges Rodenbach rompent les amarres et quittent la *Jeune Belgique*, tandis qu'Edmond Picard, objet d'un article agressif de Max Waller qu'il attribue à tort à Albert Giraud, surprend celui-ci, au coin de la rue Vanderlinden, et le rosse de sa canne. L'affaire se termine par un duel au pistolet dans une propriété du Fort Jaco à Uccle, les deux adversaires rivalisant heureusement de maladresse sinon de ridicule<sup>2</sup>.

Les polémiques sont vives aussi entre la *Jeune Belgique* et la *Wallonie* d'Albert Mockel, mais elles ne dégénèrent pas en voies de fait. Albert Mockel, dont la courtoisie était sans défaillance, n'aurait d'ailleurs pas consenti à se colleter avec quiconque. Au demeurant, la mort de Max Waller est suivie d'un armistice entre, d'une part, l'*Art moderne* et la *Wallonie* et, d'autre part, la *Jeune Belgique* qui, le 15 janvier 1891, fête avec éclat son dixième anniversaire.

En ces années-là le foisonnement des revues littéraires est plus intense que jamais. Parmi elles, seule *Durandal* dirigée par l'abbé Moeller survivra jusqu'en 1914. En même temps, la mainmise d'Albert Giraud, Yvan Gilkin et Valère Gille s'accroît sur la *Jeune Belgique*. Les « trois G » ne se ressemblent ni au physique ni au moral. D'apparence fragile, tout en nerfs, Albert Giraud, à peine sorti d'une crise confinante à la « déprime », se sent assez mal dans sa peau. Il n'en a que plus intenses le goût des combats et celui des invectives. Yvan Gilkin, lui — cheveux longs, moustache en croc — semble toujours jouer son personnage. Il ne se promène que vêtu d'une *capa* espagnole et maniant une canne japonaise dont le pommeau est une tête de mort. « Comme à Goethe, a-t-il dit, le Ciel m'a donné plus d'une âme. » De Valère-Gille, « les cheveux légers, s'échevelant à peine, disent, au-dessus du beau front, la distinction dans la fantaisie<sup>3</sup> ». Chez lui la propension à la rêverie l'emporte souvent sur toute passion.

Mais les « trois G » ont en commun la volonté de s'accrocher à la philosophie de l'Art pour l'Art. Une volonté poussée jusqu'à l'intolérance. Aussi bien, Eekhoud, Maubel et Nautet renoncent à leurs droits de propriété sur la revue. Celle-ci se crispe alors, plus rageusement que jamais, sur ses positions esthétiques

---

<sup>2</sup> Georges-Henri Dumont, *La vie quotidienne en Belgique sous le règne de Léopold II*, Paris, 1974, p. 158.

<sup>3</sup> D'après les frères Margueritte, cités par Gustave Vanwelkenhuyzen, *Notice sur Yvan Gilkin (1858-1924)*, dans *Galerie des Portraits*, t. II, Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, 1972, p. 469.

parnassiennes. D'Émile Verhaeren, Yvan Gilkin affirme qu'il écrit dans « une langue qui n'a rien de français, un baragouin d'Apache, faisant rouler les syllabes pêle-mêle et bouleversant les mots dans un unimaginable gâchis ». Albert Giraud, lui, déclare que « Verhaeren ne connaît pas la langue dans laquelle il prétend écrire ». Quant à Valère Gille, il vitupère contre le vers libre. « En somme, tranche-t-il, la question du vers libre n'existe pas. Elle a été inventée par quelques étrangers auxquels l'esprit latin était inconnu<sup>4</sup>. »

Aux controverses sur la littérature engagée, aux incompatibilités de caractère s'ajoutent ainsi très clairement les divergences théoriques. « *La Jeune Belgique* est bien malade, dit-on, écrit Charles Van Lerberghe à Albert Mockel, le 20 octobre 1893. Le fait est que le vide s'y fait tous les jours à cause de l'intransigeance de Giraud et de Gilkin. Pour moi, je reste impassible spectateur... mais je commence à en avoir assez de l'esprit latin<sup>5</sup>. »

C'est donc dans un climat de guerre littéraire intensément développée sur tous les fronts que Louis Delattre, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Hubert Krains, Maurice Maeterlinck, Francis Nautet et Émile Verhaeren, sept anciens de la *Jeune Belgique*, décident de créer et d'assumer la direction d'une nouvelle revue mensuelle qui, concentrera « en un faisceau les forces littéraires éparpillées dans un grand nombre de périodiques ». L'âge moyen de l'équipe est 35 ans. Le premier numéro du *Coq rouge* paraît en mai 1895, imprimé par Xavier Havermans qui, par surcroît, signe du monogramme XH la vignette rouge du coq de la couverture. Le secrétariat de rédaction est assuré par Sander Pierron<sup>6</sup> et Auguste Biernaux.

L'éditorial s'apparente à un manifeste qui vise directement la *Jeune Belgique*. Son troisième paragraphe permet de juger, à la fois des intentions proclamées et du ton pour le moins douteux :

Au lieu de provoquer de stériles et byzantines discussions théologiques quant à la supériorité de tel moyen d'expression sur tel autre, au lieu d'établir des clans et des distinctions entre artistes conservateurs et artistes révolutionnaires, entre parnassiens et

---

<sup>4</sup> Cités par Roger Bodart, *Émile Verhaeren hier et aujourd'hui*, Tournai, 1966, p. 59.

<sup>5</sup> Charles Van Lerberghe, *Lettres à Albert Mockel (1887-1906)*, éd. Robert Debever et Jacques Detemmerman, Archives du futur, Bruxelles, 1986, t. I, p. 167.

<sup>6</sup> Sander Pierron était un des rédacteurs de la *Revue rouge*, patronnée par le Parti Ouvrier Belge et qui disparut en 1893.

verslibristes, entre Flamands et Wallons, Latins et Germains, au lieu d'excommunier en bloc les partisans d'une forme d'art au profit de ceux d'un autre mode, au lieu surtout de s'attarder, et, disons le mot, de se dégrader en polémiques personnelles, en attrapades de journalistes pour le grand plaisir des badauds, des ratés et des brouillons, querelles de plume qui, si elles n'ont jamais converti personne, ont fait gaspiller bien du talent et ont ruiné plus d'un caractère d'artiste ; — le Coq Rouge réunira toutes ses forces, condensera son ardeur et son énergie pour batailler ferme, pour lutter à vigoureux coups de bec, contre les ennemis de toute littérature, les mondains, les bas-bleus et les rastaquouères de lettres, les bureaux de l'administration des beaux-arts, le journalisme opportuniste et vénal, qui a la haine du livre comme le bâtard nourrit l'exécration de l'enfant légitime, contre les législateurs « vivant de bonne soupe et non de beau langage », sans épargner la Cour, qui nous paraît indubitablement flatter la torpeur cérébrale de la nation et fournir au pays le plus bel exemple d'indifférence en matière littéraire que l'on puisse imaginer, cette Cour digne de symboliser la crasse intellectuelle, le belgeoisisme, et qui se constitue en mécène de harpistes et en protectrice de goujats virtuoses de la bicyclette !

Faut-il le dire ? le rédacteur enfiévré de ce texte ignore, de toute évidence, les propos de Léopold II, rappelant qu'un « peuple jaloux de son existence indépendante doit tenir à posséder une pensée et à la revêtir d'une forme qui lui soit propre : en un mot, la gloire littéraire est le couronnement de toute édifice national<sup>7</sup> ».

Plus loin, l'éditorialiste invite le « bon coq » à claironner, à clamer son « indignation au spectacle du régime de proscription, d'ostracisme, de torture et d'agonie morale dans lequel l'écrivain est maintenu par

cette canarilla (sic) de cancre d'université, de créatures de ministres, de politiciens et d'agents électoraux, par cette gent basement gouailleuse et dénigreuse, par ces perpétuels ricaneurs, émanation officielle de cet esprit de ravalement trivial et de « zwanze » charcutière qui fit vomir Baudelaire lorsqu'il subit l'exil dans notre pays ! »

Les journalistes sont égratignés au passage :

---

<sup>7</sup> Cité par Raoul Aron, *Les écrivains belges et le socialisme (1880-1913)*, Bruxelles, 1985, p. 137.

Et dédaigne surtout de te commettre avec ces piteux plaisantins et ces bouffons de lettres, ces transfuges de l'art, devenus alliés, les suppôts de la foule contre les exceptionnels ; oui, méprise ces complices des journaliers aux fleurs noires qui voudraient assimiler leurs chroniques pertes d'encre à l'enfantement des beaux livres !

Les doctrines littéraires sont récusées en bloc, au nom de l'éclectisme et de la spontanéité :

Le Coq Rouge fera aussi bon marché des guitares romantiques que des incongruités naturalistes et il enverra les accessoires symbolistes et ésotériques, la ferblanterie astrale, rejoindre, dans la fournaise sainement vandaliennne, la cavalcade des lieux communs classiques !

Donc, foin des roublards, et des exclusifs virtuoses ! Plutôt mille fois, alors, la candeur et la gaucherie, mais la virginité verbale et émotionnelle du débutant !

Le Coq Rouge s'insurgera en toute occasion, à grands coups de tocsin, à déchaînements de flammes, au nom de la Vie et pour l'Art libre, contre la Doctrine.

Proche de sa conclusion, l'éditorialiste s'exalte au-delà de toute mesure :

Jouant des ailes comme d'un soufflet auxiliaire des ardents marteleurs du Verbe ; éperonnant, attisant la fournaise à violents coups d'ergot, prolongeant sa crête turbulente en cordillères volcaniques, le Coq Rouge domine le bûcher où s'entassent les préjugés, les conventions, les rengaines, les clichés, les poncifs, les morales sordides, les vertus rances, tous les instruments et les moyens de servitude et d'abjection.

Avec toutes ces ruines opaques et massives, il fait de la chaleur et de la lumière, du coeur et de l'esprit, de l'amour et de l'art ! Voyez, le joyeux incendie aux flammes crépitantes prévaut contre les ténèbres et chasse les fumées philistines ; le coq fulgurant et triomphal se rit des convulsions épileptiques de la grenouillère troublée dans sa croupissante digestion ; les boues, la bave, le protoplasme, la mucilage de la mare paludéenne ne parviendront pas plus à éteindre la fournaise purifiante, que les coassements des batraciens ne réussiront à étouffer le cocorico matinal et printanier, le cocorico des aurores nouvelles !

Le Coq Rouge, annonciateur du soleil, projette et darde les rayons flamboyants de son plumage vers l'orient empourpré, pour les confondre éperdument, avec les féconds recommencements de l'Éternelle Lumière<sup>8</sup> !

Cette grandiloquence répond très exactement à la définition que la *Jeune Belgique* donna, dès 1892, du style « macaque flamboyant ». Il fallait d'autant plus s'attendre à sa réaction que l'allusion à la bâtardise d'Albert Giraud — enfant naturel d'une marchande de tabac — ne pouvait passer inaperçue. Directement ou par l'entremise de quotidiens comme le *Journal de Bruxelles* ou l'*Étoile belge*, l'équipe quelque peu affaiblie de la *Jeune Belgique* porte l'estocade sur l'orientation socialiste et l'appartenance à la *Section d'Art* de la Maison du Peuple de plusieurs membres du comité de rédaction du *Coq rouge*. Celui-ci avait protesté, dès son premier numéro : « Jamais ceux des fondateurs du *Coq rouge* qui font partie de la *Section d'Art* de la Maison du Peuple, n'ont adhéré par cette affiliation, consentie dans un but purement littéraire et artistique au programme du parti ouvrier ou à n'importe quel programme politique<sup>9</sup>. »

Le fait est qu'à la suite d'Émile Verhaeren, la *Section d'Art* de la Maison du Peuple, présidée depuis 1891 par Émile Vandervelde, bénéficia notamment de la participation remarquable de Georges Eekhoud, Eugène Demolder, Maurice Maeterlinck et Sander Pierron. Mais la volonté de tolérance de la Maison du Peuple est incontestablement et fréquemment proclamée. « Il a été décidé, écrivait le *Peuple* du 13 novembre 1891, qu'aucun artiste, en adhérant à la *Section d'Art* ne s'engagerait à adopter le programme politique du parti ouvrier<sup>10</sup>. »

L'ambiguïté n'en est pas moins évidente. La *Jeune Belgique* ne cesse de l'exploiter en y ajoutant l'accusation — somme toute assez fondée... — d'anarchisme. Les collaborateurs du *Coq Rouge*, réunis aux vieux *Château d'or*, cabaret de la populaire rue Sainte-Catherine, où il y avait de petites tonnelles et où l'on buvait la *Duivel's hier* de Hal, ripostent avec d'autant plus de rage que leur doyen Georges Eekhoud, petit homme nerveux, sec, le teint aussi rouge que ses

---

<sup>8</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 1, mai 1895, p. 1-6. Sur la querelle avec la *Jeune Belgique*, voir Firmin Van den Bosch, *Une cause littéraire, La « Jeune Belgique contre le Coq rouge*, Gand, 1896. Voir aussi Joseph Hanse, *Histoire illustrée de la littérature française de Belgique*, Bruxelles, 1958, p. 352.

<sup>9</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 1, mai 1895, p. 55.

<sup>10</sup> Cité par Paul Aron, *op. cit.*, p. 71.

opinions, la moustache et la barbiche en bataille, se croit menacé dans son emploi de journaliste à l'*Étoile belge*.

Dans son numéro de septembre 1895, le *Coq rouge* affirme que les rédacteurs de la *Jeune Belgique* « dénoncèrent Georges Eekhoud

rédacteur à un journal d'opinion modérée et plusieurs autres de nos amis employés de l'État, pour leur nuire dans leur vie privée, pour les atteindre dans leur gagne-pain, et mendiant l'hospitalité du *Journal de Bruxelles*, du *Soir*, du *Patriote* et du *National*, ils y insinuèrent périodiquement ces calomnies.

« Nous ne voulions pas polémiquer avec des gens de mauvaise foi ; longtemps nous méprisâmes ces procédés de maîtres chanteurs. Mais à la faveur de notre silence ils s'enhardirent. Exaspérés par notre calme, ils ne connurent plus de bornes.

« Le dernier memento de la *Jeune Belgique* rédigé par MM. Giraud et Gilkin ayant Vagilère pour papier Joseph, dénonce M. Georges Eekhoud comme un anarchiste dangereux, au directeur de son journal et le *Coq rouge* comme la succursale belge des Temps nouveaux de Jean Grave.

À la stupidité des bêtes de four, la *Jeune Belgique* joignait une haine de cafard et un jésuitisme de sacristie<sup>11</sup>. »

C'en est trop ! Georges Eekhoud se met à la recherche de ses dénonciateurs. Yvan Gilkin demeurant introuvable, il ne trouve qu'Albert Giraud, lui met le nez sur le factum et lui administre une vigoureuse correction. Outré, Albert Giraud court au Commissariat de Police de la rue de Ligne pour y déposer une plainte en justice<sup>12</sup>...

---

<sup>11</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 5, septembre 1895, p. 300-302.

<sup>12</sup> La version d'Albert Giraud dans la *Jeune Belgique* est évidemment fort différente. Après avoir rappelé que, le 11 décembre 1895, Georges Eekhoud a été condamné pour coups et blessures, Albert Giraud affirme : « M. Eekhoud, furieux de voir la *Jeune Belgique* traiter de butor l'auteur d'un article qu'il n'a pas écrit, s'en prend à qui ?

« Au directeur de la *Jeune Belgique*, lequel — M. Eekhoud ne l'ignorait pas — assume la responsabilité des articles non signés ?

« Point.

« M. Eekhoud ne s'adresse pas au directeur de la *Jeune Belgique*. Personne ne s'est présenté en son nom chez M. Gilkin ni au *Journal de Bruxelles*. C'est à moi que M. Eekhoud s'en prend. Et au lieu de me demander des explications à l'*Étoile belge* — il m'y rencontrait tous les jours — ou de m'en faire demander par des amis, il se livre aux violences que l'on sait. »

Épilogue de l'incident : Georges Eekhoud qui avait fait entrer Albert Giraud à l'Étoile *belge* en est viré par celui-ci.

Nous n'épuiserons pas la série des anecdotes qui marquent la vie éphémère du *Coq rouge*, bien qu'elles soient révélatrices d'un climat de passion littéraire qui nous déconcerte aujourd'hui. Avant de parcourir le contenu purement littéraire et artistique de la revue un contenu dont Joseph Hanse a dit très justement qu'il faut se garder de « sous-estimer l'intérêt et la qualité » — nous tenterons de dégager quelques grandes orientations : l'internationalisme, l'antiparlementarisme, les contacts suivis avec le monde des peintres et des sculpteurs.

Dès son deuxième numéro, sous le titre de *La patrie des intellectuels* la rédaction du *Coq rouge* prend position en faveur de l'internationalisme. L'occasion lui en est donnée par une enquête, célèbre à l'époque, ouverte simultanément dans la *Neue Deutsche Rundschau* et dans le *Mercur de France*. Les deux questions posées étaient : « Toute politique mise de côté ; êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne et quels seraient selon vous les meilleurs moyens d'y parvenir. »

Commentant la réponse unanimement affirmative à la première question, le *Coq rouge* se demande : « La Belgique, ce champ de bataille où s'est mêlé si souvent le sang de races antagonistes, deviendrait-elle un jour, après ces tueries fratricides, le verger paradisiaque où les éblouissantes floraisons latines alterneraient avec les savoureuses fructifications germaniques ? »

Suivent, puisque polémique il y a sur l'enquête du *Mercur de France*, quelques propos vaguement anarchisants sur les gouvernements hypocrites, les magistrats obscènes, les journalistes à tout faire, le clergé, les juifs<sup>13</sup>, les marchands de bêtise, le stupide bourgeois et le marchand de vin tricolore. Puis à partir de citations de Remy de Gourmont et de Joséphin Péladan, se formule la profession de foi : « Pour nous le mot étranger ne peut signifier que la brute au cerveau nul, au cœur plat, le mercanti sordide, l'être essentiellement antipathique et nauséux,

---

En conclusion de sa « remise au point », Albert Giraud écrit : « Un dernier mot, M. Eekhoud s'est étonné qu'ayant le choix entre deux solutions, j'aie préféré la judiciaire. Cet étonnement est étonnant. Si M. Eekhoud avait employé des procédés moins incorrects, l'issue de l'affaire eût été différente. C'est M. Eekhoud lui-même qui a choisi lui-même, pour lui et pour moi. » *La jeune Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n° 1, 18 janvier 1896, p. 5 et 6.

<sup>13</sup> L'antisémitisme relativement discret du *Coq rouge* l'est beaucoup moins chez Edmond Picard et Jules Destrée.



qu'il possède des rentes ou qu'il mendie, qu'il porte des habits de bourgeois ou un bourgeron de manœuvre. L'artiste répudie les séparations politiques comme les démarcations sociales ; les castes et les frontières établies par les hommes de loi ou les hommes d'épée, il ne les connaît ni ne voudra jamais les admettre. Il se crée et se peuple sa propre patrie. Nos compatriotes sont nos pairs ; et, comme dit M. Camille Mauclair, tout le reste ne nous regarde pas<sup>14</sup>. »

À vrai dire, cet internationalisme ne caractérise guère les sommaires du *Coq rouge*, durant la première année de son existence. La seule traduction publiée est celle d'une nouvelle — *La fleur rouge* — de Wsewold Garshine, auteur russe né en 1855, mort en 1888. Elle raconte comment un fou, enfermé dans un asile d'aliénés, meurt après avoir cueilli trois coquelicots qui fleurissaient dans le jardin. En revanche, plusieurs numéros de la deuxième année de la revue publient des contes des frères Grimm, traduits par Louis Delattre et son épouse Louise Allard. À noter aussi une nouvelle de Jonas Lie, *Jonas et le pasteur de Brônô* adaptée du norvégien par Georges Khnopff, une évocation du poète anglais préraphaélite William Morris par Maurice des Ombiaux et une traduction littérale du *Phormion* de Térence par Émile Boisacq<sup>15</sup>.

À partir de son numéro d'août 1895, l'orientation anarchisante du *Coq rouge* prend une coloration antiparlementaire très marquée. La rédaction commente un débat à la Chambre, au cours duquel Jules Destrée, le jeune député socialiste, avait signalé à ses collègues l'existence en Belgique d'une littérature qui compte. Quelques représentants de la Nation avaient ricané.

« Circulez et puez (*wandelt en stinkt*), toutes les bêtes du four national, clame aussitôt le *Coq rouge*. Aboyez la chiennerie ! Passez, cancardants troupeaux d'oies ! Mêlez-vous et perpétuez, avec l'aide des Woeste et des Coremans, l'ancienne patrie Belgique des mesquineries, des médiocrités et des toiles d'araignées<sup>16</sup>. »

Hormis Jules Destrée, ami de la maison, nul parlementaire ne trouve grâce aux yeux de la rédaction.

---

<sup>14</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 2, juin 1895, p. 65-72.

<sup>15</sup> Philologue classique, auteur d'un célèbre *Dictionnaire étymologique de la langue grecque dans ses rapports avec les autres langues européennes*, professeur à l'U.L.B., Émile Boisacq fut élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises en 1929. Cf. Gustave Charlier, *Notice sur Émile Boisacq (1867-1945)*, dans *Galerie de Portraits*, Académie royale de langue et de littérature françaises, t. I, Bruxelles, 1971, p. 143-152.

<sup>16</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 4, p. 166.

Que le gouvernement soit clérical ou libéral, qu'importe, note une *picorée* d'octobre 1895. Il est d'essence de tout gouvernement parlementaire d'être inapte aux questions esthétiques, mais industriel et habile aux questions électorales. Si jamais les adversaires semi-séculaires du parti actuellement régnant, revenaient au pouvoir et prenaient en main la cause des maîtres, ce ne serait jamais que dans le but, mesquin s'il en est, de taquiner l'ennemi. (...)

Toutes les grandes idées formidables sont niées par le parlementarisme : il a son petit stock de lieux communs qui leur (sic) fait croire qu'il s'inquiète de justice et d'art. Il nomme des commissions, il rédige des circulaires, il fait des lois qu'il émascule d'amendements, mais tout cela ne sert qu'à peu de choses. Ce qu'il faudrait, c'est que ceux qui sont la force profonde, celle de demain, et qui précisément agissent comme la foudre, vengent un jour l'art comme ils vengeront la justice<sup>17</sup>.

Dans l'ultime et copieux numéro du *Coq rouge*, en février 1897, Maurice des Ombiaux adopte un style plus modéré. Sous le titre de *Belgeoisie*, il commente les réactions de Picard et de Hauleville (Conservateur des Musées du Cinquantenaire) aux articles que Georges Eekhoud et Émile Verhaeren avaient publiés, l'un dans la *Réforme*, l'autre dans le *Réveil* :

Alors que nos hommes politiques mijotent une quantité de ratatouilles dans leur cuisine nationale, alors que leur sollicitude s'étend indéfiniment à toutes sortes de choses secondaires, on ne les voit jamais s'occuper de ce qui est le patrimoine sacré d'une nation : l'Art. (...)

Et jamais quelqu'un ne s'est levé, au Parlement, défenseur de cette grande cause, pour demander au gouvernement les mesures qu'il compte prendre pour sauvegarder ce patrimoine et permettre à ceux qui en sont les dépositaires, d'y consacrer leur vie sans s'amertumer en des besognes déprimantes. Quelquefois des députés ont effleuré le sujet, mais comme ils étaient dans l'opposition, le gouvernement n'y a prêté aucune attention. Pourtant, si le public ne s'intéresse pas assez aux artistes, c'est à un gouvernement, soucieux du jugement de l'avenir, qu'il appartiendrait d'assurer à ceux-ci une existence

---

<sup>17</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 6, octobre 1895, p. 301-302. Les échos du *Coq rouge*, en fin de numéro, sont groupés sous le titre de *Picorée*.

qui leur permît de travailler à leur œuvre en toute indépendance, avec le calme et la sécurité matérielle désirables<sup>18</sup>.

De l'antiparlementarisme, le *Coq rouge* passe ainsi, en fin de parcours, au souhait d'une politique culturelle de subventions, voire de pensions !

À l'instar de l'*Art moderne*, le *Coq rouge* ne limite pas son intérêt ni ses passions à la seule littérature. Il consacre régulièrement plusieurs pages aux arts plastiques et, plus particulièrement à la peinture et à la gravure. Une eau-forte de James Ensor, représentant un sermon du Christ, est d'ailleurs jointe au numéro double 8-9 du tome I de la revue. Pour cette raison le numéro coûte 2 francs, au lieu de 75 centimes, 80 centimes, 1 franc ou 1 franc 50.

James Ensor signe dans le *Coq rouge* quelques articles au picrate, somme toute bien dans le style des éditoriaux de la revue. C'est ainsi qu'il raconte une visite de Léopold II au salon d'Ostende de 1896 :

Le Roi regardait avec intérêt les paysages navrés de Laermans, M. Stevens (Alfred), accourant inquiet, lui dit : « L'auteur du tableau est sourd-muet ; il est fâcheux qu'il ne soit aveugle ; il ne pourrait faire peinture aussi mauvaise. »

Plus loin, même jeu devant un paysage de Claus. Ici le Roi interrompt par un gros mot bien senti...

Et James Ensor conclut : « Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère<sup>19</sup>. »

Quels étaient les artistes les plus régulièrement en relations avec le *Coq rouge* ? Une récente acquisition des *Archives et Musée de la Littérature* permet de répondre à la question. Il s'agit d'un album manuscrit et dessiné, offert à Eugène Demolder et son épouse Claire Rops<sup>20</sup>, à l'occasion de leur mariage à Paris, le 21 décembre 1895.

---

<sup>18</sup> *Idem*, t. II, n° 9, février 1897, p. 455.

<sup>19</sup> *Idem*, t. I, p. 11, mars-avril 1896, p. 550 et sv. Les protestations de Paul Stevens obligeront Auguste Biernaux à lui écrire : « Il est d'usage dans la presse, et plus particulièrement dans les revues littéraires, que les articles signés engagent personnellement leurs auteurs. Le Comité du *Coq rouge* ne croit donc pas devoir assumer la responsabilité de cet article » (*Coq rouge*, t. II, p. 42).

<sup>20</sup> Claire Rops était la fille de Félicien Rops et de son amie Léontine Duluc.

Outre une petite eau-forte en sanguine de James Ensor, représentant le *Moulin de Slijken*, cinq des trente-trois folios sur vergé teinté sont des dessins d'artistes belges. À savoir : *Jeune paysan s'appêtant à s'agenouiller*, dessin au crayon gras d'Eugène Laermans ; *Saint-Nicolas dans un voilier*, dessin au crayon de William Degouve de Nuncques ; *Bachanale*, dessin au crayon de Jef Lambeau ; *Aux environs de Trois-Fontaines un jour qu'il ne faisait pas beau*, dessin à l'encre de Jean Gouweloos ; *Ferme*, dessin à l'encre de Paul Blicck.

Quant aux textes de l'album, ils ont pour auteurs les principaux collaborateurs du *Coq rouge*, excepté Émile Verhaeren — pourquoi ? L'absence de Maurice Maeterlinck est plus explicable. En effet, tout en figurant pendant un certain temps dans le comité de rédaction de la revue, le poète gantois n'y a publié ni poésie ni prose<sup>21</sup>.

Du côté belge, nous trouvons Hubert Stiernet (extrait de *Funérailles de vagabond*), Georges Khnopff (la traduction d'une prose d'Oscar Wilde), Émile Boisacq (*Cuistres et pions, Croquis torvinois*), Max Elskamp (une *Chanson* qui avec des variantes, paraîtra dans *Enluminures*), Sander Pierron (un extrait de *Jours d'oubli*), Charles van Lerbergue (*Ronde*, poème qui paraîtra dans *Entrevisions*), Fernand Severin (*Un simple*, poème qui paraîtra dans le *Coq rouge* de mai 1896), Georges Rency (*Fragment d'un dialogue*), Louis Delattre (*Épisode de la rentrée du comte et de la comtesse d'Yperdamme* qui sera publié également dans le numéro de mai 1896), Hubert Krains (une lettre adressée de Berne), André Fontainas (*Verse, enfant, ton regard*, un court poème), Georges Eekhoud (un extrait de son journal du 10 septembre 1892), Camille Lemonnier (une page de prose), Henri Vandeputte (un fragment poétique), André Ruijters (une prose poétique), un texte imprimé portant la signature de Léopold Courouble.

L'apport des écrivains français à l'album est considérable : Remy de Gourmont (pensée philosophique), Francis Viélé-Griffin (*Conseil de Malander*, poème), A. Ferdinand Hérold (*Chanson au printemps*, poème), Robert de Souza (*Le Cortège*, poème), Gustave Kahn (*Paysage*, poème), Paul Fort (poème en prose),

---

<sup>21</sup> Non sans férocité, la *Jeune Belgique* a noté : « Depuis quelques mois le nom de Maeterlinck a disparu de la liste des rédacteurs du *Coq rouge*. Pourquoi ? Pourquoi ? Le *Coq rouge* devrait bien expliquer cela à ses lecteurs. On ne perd pas ainsi sans s'en apercevoir le seul auteur vraiment célèbre d'un comité de rédaction. » *Jeune Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n<sup>o</sup> 33, 29 août 1896, p. 271.

Camille Mauclair (une page de souvenirs bruxellois), Henri de Régner (*Le vent las a donné ses flûtes aux fontaines*, poème)<sup>22</sup>.

Par le biais de l'album offert à Eugène Demolder et à son épouse, album en tous points remarquable, nous avons abordé le contenu littéraire du *Coq rouge*. Saute immédiatement aux yeux l'importance de la collaboration des auteurs français. Ceux que nous avons cités mais aussi Saint-Pol-Roux, Henri Ghéon, Francis Jammes et André Gide. Celui-ci enrichit la livraison de décembre 1895-janvier 1896 d'un poème peu connu, intitulé *Avril*, dédié à « Ferdinand Hérold, en souvenir de son voyage » :

Nous avons attendu la plus riante aurore  
Et qu'un vent plus joyeux soufflât dans les agrès  
Pour lever l'ancre enfin d'une terre où l'après-  
Midi se décolore. —

Vous nous avez crié du haut de la jetée  
Que le vent balançait  
Des messages lointains aux paroles ailées  
Que le vent emportait.

L'océan occupé par de plus beaux navires  
Comme par des lys les pelouses, et comme par des oiseaux  
Laissera s'égarer au courant de ses eaux Notre nacelle qui chavire.

Nous irons où les vents, lassés de nos rivages  
S'en vont porter leur plainte à de nouvelles plages  
Vers les vastes déserts.  
Et notre cœur navré par la saveur marine  
Verra se soulever sur le matin charmé  
L'île de pierre pâle, plein de ramée.  
Aux monts trempés d'azur et d'écume saline, —  
Où nous atterrirons un matin d'allégresse

---

<sup>22</sup> D'après l'inventaire établi par Frans De Haes que je remercie de sa précieuse collaboration.

Quand le soleil sortira tout renouvelé  
Et dans le ciel rasséréné  
Montera magnifique de promesses.

À présent dans la nuit, sur le pont seul je veille  
Et mes bras anxieux tendus vers l'avenir  
Offrent à l'Orient encombré de merveilles  
Tout mon luth écorné qui n'a fait que gémir<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> Ce poème d'André Gide, replacé dans un ensemble de huit poèmes, intitulé *Calendrier*, sera repris dans le t. I des *Œuvres complètes* établi par L. Martin-Chauffier, N.R.F., Paris, s. d., p. 258-259. Dans son introduction, L. Martin-Chauffier ne signale pas la publication d'*Avril* dans le *Coq rouge* et, dès lors, n'indique pas les nombreuses modifications qu'André Gide a introduites, notamment aux vers 2, 11, 13, 17, 22, 23, 25 et 28. En outre, la dédicace à Ferdinand Hérold ne fait pas allusion au voyage de celui-ci. Le texte définitif publié par L. Martin-Chauffier est le suivant :

#### AVRIL

À Ferdinand Hérold  
Nous avons attendu la plus riante aurore  
Et qu'un vent plus joyeux chantât dans les agrès  
Pour lever l'ancre enfin d'une terre où l'après-  
Midi se décolore.

Vous nous avez crié du haut de la jetée  
Que le vent balançait  
Des messages lointains aux paroles ailées,  
Que le vent emportait.

L'Océan occupé par de plus beaux navires  
Comme par des lys les pelouses et comme par des oiseaux  
Laissera s'égarer au courant de ses eaux  
Notre nacelle chavirée.

Nous irons où les vents, lassés de nos rivages,  
S'en vont porter leur plainte à de nouvelles plages  
Vers les vastes déserts.

Et notre cœur navré par la senteur marine  
Verra se soulever dans le matin charmé  
L'île de pierre pâle, pleine de ramée,  
Aux monts trempés d'azur et d'écume saline,

Où nous atterrirons un matin d'allégresse  
Et le soleil renouvelé  
Au haut du ciel rasséréné  
Montera magnifique de promesses.

Pendant la première année surtout, la plupart des numéros du *Coq rouge* comportent une *Lettre parisienne* de Camille Mauclair. Généralement hauts en couleur, abondants en anecdotes piquantes sur la vie littéraire française, ces articles ont pour cibles favorites François Coppée à droite et Émile Zola à gauche. Mais en 1896, le chroniqueur s'enhardit jusqu'à s'en prendre à la visite du tsar Nicolas II à Paris et à la conclusion d'accords franco-russes alors que les Cosaques massacrent les Arméniens par milliers : « L'acceptation du Tsar vis-à-vis de l'alliance, c'est la condition du laissez-faire là-bas<sup>24</sup>. »

Tout naturellement la rédaction du *Coq rouge* partage l'indignation de son collaborateur et reproche vivement à François Coppée d'avoir, dans le *Journal* du 1<sup>er</sup> octobre 1896, évoqué la possibilité d'une revanche, de LA revanche sur la défaite de 1870<sup>25</sup>.

Sans doute parce que la *Jeune Belgique* n'a guère apprécié les tendances régionalistes de la littérature française de Belgique, le *Coq rouge* semble les encourager. Parmi d'autres, Maurice des Ombiaux, Louis Delattre, Eugène Demolder, Georges Rency, Hubert Krains et Georges Eekhoud cultivent assidûment le genre. Les uns avec talent — je songe au récit *Tante Marie* de Georges Eekhoud —, les autres sans grande originalité. Mais, n'oublions pas que figurent dans le *Coq rouge* quelques uns des plus robustes poèmes en prose d'Émile Verhaeren :

Et toujours les femmes marchent (et rien ne s'entend), les femmes marchent et se croisent et se frôlent (et rien ne s'entend) mais si deux d'entre elles se regardent tout à coup on a la sensation qu'il se casse un diamant dans l'air<sup>26</sup>.

---

Sur le pont, dans la nuit, à présent seul je veille  
Et mes bras anxieux tendus vers l'avenir  
Offrent à l'Orient encombré de merveilles  
Tout mon luth écorné qui n'a su que gémir.

20 novembre 1895.

<sup>24</sup> *Coq rouge*, t. II, novembre 1896, p. 274.

<sup>25</sup> *Idem*, t. II, novembre 1896, p. 286. À l'inverse, la *Jeune Belgique* consacre deux pages aux fêtes franco-russes et reproduit les poèmes composés à cette occasion par José-Marie de Heredia, Jules Claretie et Sully Prudhomme. *Jeune Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n° 41, 24 octobre 1896, p. 335-336.

<sup>26</sup> *Coq rouge*, t. I, n° 1, mai 1895, p. 48.

Et ce souvenir d'un Noël enfin apaisant :

J'étais le pauvre au seuil des portes  
J'étais celui qui mendiait  
Un peu de clarté qui s'évadait  
Par à travers les fentes de la porte  
J'étais celui qui mourait de froid  
À la porte de son effroi  
Quand les Noëls sont descendus<sup>27</sup>.

Il y a aussi, révélé par le *Coq rouge*, le regard neuf de Charles van Lerberghe sur la nature ardennaise :

À l'orée  
Où, jusqu'au morne miroir  
Des eaux que les rives enserrent,  
Dévale la grande forêt,  
Hôte silencieux de l'ombre et de la terre,  
Un enfant, vêtu de noir,  
Apparaît  
Portant une fleur de lumière<sup>28</sup> ...

Il y a les chansons de Max Elskamp, la célébration de l'âme du solitaire « aux vitres hostiles » de Georges Rodenbach, à laquelle fait écho « la chambre vide » d'Albert Mockel. Charles Bernard fait ses débuts littéraires avec un poème à deux voix *Cette pâle mort*, et publie, d'ailleurs, aux éditions du *Coq rouge* son recueil *La belle Douleur*. Camille Lemonnier analyse l'œuvre de Constantin Meunier, selon le credo esthétique du *Coq rouge* : « L'art ne dogmatise ni ne catéchise; il ne s'affilie à aucun schisme, il exclut la thèse. Mais telle est sa puissance qu'en n'excédant pas ses limites, il crée des courants profonds où passent les remous de l'état social<sup>29</sup>. »

---

<sup>27</sup> *Idem*, t. I, n° 8, décembre 1895-janvier 1896, p. 432.

<sup>28</sup> *Idem*, t. I, n° 3, juillet 1895, p. 73.

<sup>29</sup> *Idem*, t. II, n° 8, décembre 1896-janvier 1897, p. 340.



Pendant ce temps-là, la *Jeune Belgique* s'acharne à éreinter systématiquement les œuvres publiées par les collaborateurs du *Coq rouge*. Albert Giraud traite les *Villes tentaculaires* d'Émile Verhaeren de « fausses couches de poèmes<sup>30</sup> ». Quant aux livres de Rodenbach, ils souffrent selon lui, du « diabète métaphorique ». Toute leur pensée « tourne en comparaisons inattendues, dénuées de tout bien (sic) logique, naissant l'une de l'autre au caprice d'un mot qui ricoche ou d'une rime heurtée au hasard<sup>31</sup> ». À propos d'*Aglavaine et Sélysette* de Maurice Maeterlinck, Albert Giraud — toujours lui — affirme : « Quand on rêve tout haut pour les grands enfants, il ne faut pas philosopher à tort et à travers, ni s'embarlificoter dans un mysticisme de pacotille, ni tomber dans le charabia d'aujourd'hui<sup>32</sup>. » Bien sûr, les œuvres de Jules Destrée ne sont guère mieux traitées, encore que la *Jeune Belgique* concède que l'auteur est « un tempérament d'artiste égaré dans les impasses de la politique<sup>33</sup> ».

Volontiers anticlérical mais nullement antireligieux, le *Coq rouge* fidèle à son opposition farouche à tout dogmatisme, s'inquiète des progrès d'une littérature qui s'affiche catholique. Maurice des Ombiaux saisit le prétexte de la publication des *Poèmes catholiques* d'Édouard Ned, alors âgé de 23 ans, pour observer :

Aujourd'hui, une collection d'hallucinés et de gens adroits s'occupant de droit, de médecine, de journalisme, de politique, de sociologie ont voulu, mélangeant tout cela avec de la littérature, créer la littérature catholique.

Ils ont pris comme patrons des artistes tels que Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Villers (sic) de l'Isle Adam, Verlaine, etc. qui auraient rougi de voir leurs noms servir de réclame à ces puffistes.

Ils ont même, afin de mieux les accaparer, adressé des lettres de faire part à la mort de Verlaine et fait dire un service funèbre annoncé dans les papiers publics comme une représentation théâtrale<sup>34</sup>.

Ajoutons que la foi n'a rien à gagner à être traitée de la sorte<sup>35</sup>.

---

<sup>30</sup> *Jeune Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n° 3, 1<sup>er</sup> février 1896, p. 19.

<sup>31</sup> *Idem*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n° 15, 23 avril 1896, p. 123.

<sup>32</sup> *Idem*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n° 42, 31 octobre 1896, p. 339.

<sup>33</sup> *Idem*, même numéro, même page.

<sup>34</sup> Effectivement, *Durandal* avait fait célébrer, le mercredi 15 janvier 1896, en l'église Notre-Dame de la Chapelle, un service solennel, à 11 heures, pour le repos de l'âme du poète Paul Verlaine.

<sup>35</sup> *Coq rouge*, t. II, novembre 1896, p. 331.

Mais cette diatribe n'empêche pas le *Coq rouge* de publier le long poème *La naissance du Poète*, une œuvre caractéristique de Francis Jammes, le parangon de la littérature catholique française<sup>36</sup>. Et, dans le dernier numéro de la revue, Georges Rency n'hésite pas à écrire : « Si Francis Jammes en tant qu'écrivain a des égaux, il n'est nul poète de l'heure présente qui puisse se dire plus grand que lui<sup>37</sup>. »

Jusqu'au bout, un éclectisme de bon aloi garde ainsi ses droits dans le *Coq rouge*.

En 1896, le *Coq rouge* a été endeuillé par la mort prématurée de Francis Nautet. Auteur d'une *Histoire (inachevée) des lettres belges d'expression française*, collaborateur du *Journal de Bruxelles*, de *La Réforme* et de l'*Indépendance*, il était avec Georges Eekhoud, son contemporain, l'une des chevilles ouvrières de la revue. Dans l'article qu'il lui consacre, Émile Verhaeren rappelle les qualités particulières de son ami.

Il ne juge pas au nom d'un dogme, ou d'un législateur, ou d'un pape littéraire ; il a le sens de l'évolution continue, de la révolution intermittente ; il sait qu'il y a assez de médiocres qui ne regardent jamais plus loin que le bout de leurs pieds pour ne point permettre aux artistes de ne se soucier que des lumières qui sans cesse se déplacent à l'horizon. En un mot, il est quelqu'un qui pressent et qui devine<sup>38</sup>.

La disparition de Francis Nautet nuira quelque peu à la cohérence de l'équipe du *Coq rouge* où Maurice des Ombiaux, entré au comité de rédaction, se montrera de plus en plus influent. En même temps, les difficultés financières ne cessent d'augmenter. Elles sont telles qu'après avoir fusionné avec l'*Art jeune*, le *Coq rouge* cesse de paraître avant même d'avoir achevé sa deuxième année.

Il fallait s'y attendre : la *Jeune Belgique* ne cache pas sa satisfaction.

---

<sup>36</sup> *Idem*, t. II, décembre-janvier 1897, p. 411-423.

<sup>37</sup> *Idem*, t. II, février 1897, p. 481.

<sup>38</sup> *Idem*, t. I, n<sup>os</sup> 11 et 12, mars-avril 1896, p. 497 et sv. La *Jeune Belgique* rend également hommage au rôle joué par Francis Nautet : « Il porta la bannière de la *Jeune Belgique* et le nom de ses écrivains dans les milieux les plus divers et les plus hostiles. Son meilleur instrument de critique fut l'admiration. » Mais la revue ne fait aucune allusion à la « dissidence » du défunt. *Jeune Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, 14 mars 1896, p. 69.

Le *Coq rouge*, écrit-elle, qui avait juré de mettre à mort la *Jeune Belgique*, est décédé à l'anglaise à Uccle.

Fonder une revue pour tuer la *Jeune Belgique* porte décidément malheur.

*La Basoche*, qui voulut nous enterrer naguère, est morte, morte *La Wallonie*, mort le *Réveil*, mort *l'Art jeune*, etc., etc. « À qui le tour ? »<sup>39</sup>

Question maladroite ! Le tour est promptement celui de la *Jeune Belgique* elle-même qui, après seize années d'une existence surtout féconde en ses débuts, annonce sa disparition le jour de Noël 1897.

Le *Coq rouge* s'était fondé au moment où la *Jeune Belgique*, obstinément parnassienne, paraissait essoufflée, figée dans des conceptions esthétiques largement dépassées. En dépit des outrances de langage de son comité de rédaction, il a tenu une place notoire dans la vie littéraire du pays, en se nourrissant d'un sang nouveau que refusa la *Jeune Belgique*.

Vingt-trois ans plus tard, les militants du *Coq rouge* Georges Eekhoud, Hubert Krains, Albert Mockel, Maurice Maeterlinck, Fernand Severin siègeront, avec deux rescapés de la *Jeune Belgique*, Yvan Gilkin et Albert Giraud, à la même table, celle de notre Académie royale de la langue et de littérature françaises, fraîchement créée. Ils seront bientôt rejoints par le « troisième G », Valère Gille, et par un autre ancien du *Coq rouge*, Louis Delattre. Ainsi s'apaisent les passions littéraires les plus débridées.

Copyright © 1991 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Georges-Henri Dumont, *Quand le Coq rouge plantait ses ergots sur la Jeune Belgique (1895-1897)* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1991. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >

---

<sup>39</sup> *Jeune Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, n° 35, 28 août 1897, p. 288.